

GRAND ÉCRIVAIN DISPARU

ERNEST LEGOUVÉ

Si quelqu'un semblait appelé à justifier la dénomination d'"immortel", qui constitue, pour beaucoup, l'une des plus enviables prérogatives des académiciens, c'est bien cet alerte vieillard de quatre-vingt-seize ans qui, le matin de sa mort, prenait sa quotidienne leçon d'armes, passait son après-midi dans son cabinet de travail, et se couchant le soir, en proie à un léger malaise que les siens et lui-même considéraient comme absolument passager, s'endormait, paisible et soulagé, du sommeil dont il ne s'est pas réveillé. Voilà une douce fin, et bien en harmonie avec cette sereine vieillesse qui faisait l'admiration de tous et qui avait laissé M. Legouvé en possession de toutes ses brillantes facultés.

Il était d'une autre génération et il ne connut jamais nos modernes névroses. Tout en lui respirait la pondération et la juste équilibre moral et physique, qui se rencontre si rarement de nos jours.

Chose bien rare aussi, il s'intéressait aux choses de la vie actuelle, très différent en cela des gens d'un grand âge, qui se confinent dans leurs souvenirs et qui n'ont d'yeux que pour le passé. N'a-t-on pas conté que ce contemporain des grandes batailles du romantisme se plaisait, tout récemment encore, à modifier les dénouements des pièces de Capus et de Donnay, et à les refaire selon son goût. En faut-il davantage pour témoigner de la souplesse de cet esprit curieux des productions littéraires modernes, si différentes pourtant de celles dont sa jeunesse pratiqua le culte fervent. On a fait tant de chemin en tout genre depuis l'année au cours de laquelle Ernest Legouvé assistait à la séance de l'Académie où l'on prononçait l'éloge de son père, et la poésie du "Mérite des Femmes" est si différente de la prose où maintenant on nous peint la "rosserie" de ces mêmes femmes, qui trouveraient, sans doute, les éloges de M. Legouvé père d'une galanterie quelque peu surannée.

Mais, tout en subissant de la meilleure grâce ces transformations de l'esprit et des mœurs, cet aimable patriarche, qui avait l'âge d'homme en 1830, et dont les cheveux étaient déjà blancs sous l'empire, demeurait comme un modèle d'une autre race, comme un type charmant d'âme supérieure, ignorant les inquiétudes et la fébrilité de nos contemporains. Il le prouvait lorsqu'il a dit : "Je ne redoute pas la mort, mais seulement le chemin qui y conduit."

En récompense de cet accueil sans récriminations qu'il lui réservait, la mort lui épargna ce chemin terrible des souffrances et de l'agonie, et elle a pris en son honneur les traits du bienfait-sommeil.

Ernest Legouvé était né en 1807. Sa vocation littéraire se dessina de bonne heure. Il obéissait du reste à une sorte d'atavisme, car son grand-père, jurisconsulte distingué, a laissé des mémoires et des consultations écrites qui sont des modèles de style.

Son père avait été accueilli à l'Institut en 1798. Marchant sur leurs traces, Ernest Legouvé, à peine au sortir du lycée, remporta le prix de poésie à l'Académie française, avec un poème sur "La Découverte de l'imprimerie". Après avoir publié quelques romans, il écrivit pour le théâtre. Il fit représenter sous ce titre : "Louise de Lignerolles", un drame dont le public d'alors goûta la poignante émotion.

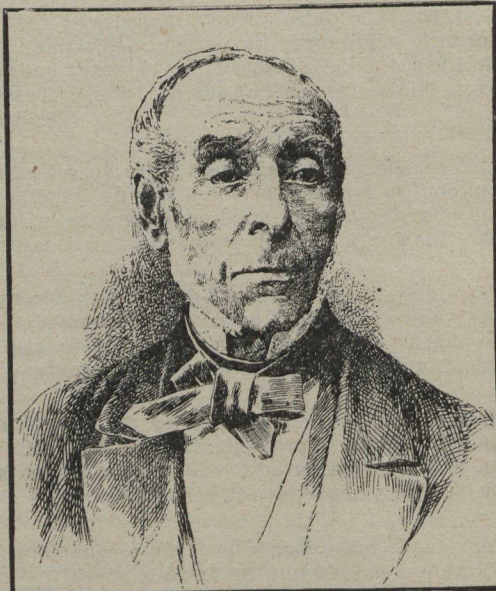
En collaboration avec Scribe, il donna ensuite "Bataille de Dames", qui n'a point quitté le répertoire du Théâtre-Français, où l'on goûte encore actuellement l'ingéniosité de l'action et les jolis caractères de cette aimable comédie. Toutefois, c'est "Adrienne Lecouvreur", souvent reprise au même théâtre, qui constitue son oeuvre dramatique capitale. L'ouvrage date de 1848, et la célèbre tragédienne Rachel y obtint un de ses plus beaux succès.

Pour cette incomparable interprète, Ernest Legouvé écrivit aussi une "Médée" qu'ensuite elle se refusa à jouer, préférant payer un dédit, considérable pour l'époque, que l'auteur abandonna au profit de la caisse des auteurs dramatiques. Ce fut Mme Adélaïde Ristori qui créa le rôle, traduit pour elle en italien ; mais cette transposition consentie ne fut pas à l'avantage du spectacle.

Au nombre des autres ouvrages dramatiques d'Ernest Legouvé, il faut encore citer : "Les

doigts de Fée", "Béatrix", "Un jeune Homme qui ne fait rien", "Miss Suzanne", "Deux Reines", une tragédie qui date de 1864, et qui, par suite des oppositions de la censure, ne put être représentée qu'en 1872, "La Cigale chez les Fourmis", en collaboration avec Labiche, etc., etc.

"Ce sont, comme l'a dit très justement M. Emile Faguet dans le bel article qu'il a consacré à M. Legouvé, au lendemain de sa mort, ce sont des pièces comme on les aimait vers 1848, moitié dramatiques, moitié plaisantes, très bien faites et très minutieusement agencées, avec de l'esprit, des traits de sentiment, et une ou deux scènes puissantes, ou au moins vigoureuses, vers le quatrième ou le cinquième acte. C'étaient surtout des pièces admirablement faites pour faire valoir le talent des acteurs et particulièrement "le mérite des femmes". C'étaient des pièces pour comédiens. N'oubliez pas que Molière et peut-être même Shakespeare, considérant que les drames sont joués par des comédiens, ont passé leur vie à faire des pièces pour comédiens. Mais encore, ce n'étaient pas — ne confondons point — des pièces faites pour une étoile et sur la mesure d'un acteur fameux ou d'une actrice célèbre. C'étaient des pièces disposées pour faire valoir le talent de leurs comédiens, "quels qu'ils fussent", et c'est pour cela que, après avoir réussi par-dessus les nues en leur nouveauté, elles ont pu avoir le même succès avec d'autres acteurs cinquante ans après. "Adrienne Lecouvreur" avait été faite pour Rachel. Vous savez quel succès elle a obtenu avec Mlle Bartet. C'est que c'étaient des pièces qui dépassaient, tout en le servant admirablement, le talent des artistes pour qui elles étaient faites.



ERNEST LEGOUVÉ, doyen de l'Académie française, mort à Paris, le 14 mars 1903, dans sa 97^e année

Elles réussissaient par-dessus les nues, mais elles étaient au-dessus des étoiles."

L'élection de Legouvé à l'Académie, en remplacement d'Anselot, remonte à l'année 1856. Il était donc le doyen des lettres françaises, celui du journalisme parisien comme aussi de ses confrères de l'Académie.

Causeur irrésistible, on l'appréciait en outre comme un incomparable lecteur.

"De cet art, il avait fait, a dit encore M. Faguet, un genre littéraire tout nouveau. Il savait, toujours avisé, il savait très bien ce qu'il faisait. On avait tellement pratiqué la critique de toutes les manières vers 1860, qu'il s'agissait de donner à ce genre un aspect nouveau. Il le fit en prenant le genre connu de biais. "Sous prétexte" d'apprendre à lire, il enseigna à comprendre. Les leçons de lecture des textes classiques n'étaient pas autre chose que des commentaires et explications de ces textes, "dirigés" du côté de la lecture, mais au fond ce n'était que de la critique pure et simple. Il disait : "La première chose pour bien lire, c'est encore de bien comprendre. Commençons donc par comprendre bien". Et là-dessus il parlait, et sa leçon de lecture était une leçon de littérature et de versification ou de rithmique et de métrique. Mais le point de vue nouveau donnait un ton piquant, séduisant et attractif à sa leçon.

C'est ainsi que son livre "l'Art de la Lecture" doit être considéré comme un des meilleurs livres de "critique pratique" que nous ayons en France.

Cet art de la lecture, il eut l'infini plaisir, à l'âge de quatre-vingts ans, de le transporter sur le domaine "réel", en pleine école, en pleine classe, au cours de ses années d'enseignement, à Sèvres.

Ses conférences lui valurent les plus brillants succès. On en goûtait la familiarité, la belle humeur et surtout cet irréprochable bon ton mis encore en valeur par une diction parfaite.

Les féministes peuvent le revendiquer à bon droit comme l'un de leurs premiers apôtres, car il n'y a pas loin d'un demi-siècle que, marchant sur les traces de son père, il traita de l'"Histoire morale des Femmes". Jules Ferry se souvint sans doute de ses conférences qui eurent un grand retentissement, en le nommant, par la suite, directeur des études à l'École Normale supérieure de jeunes filles de Sèvres. Ce problème de la direction à donner aux esprits juvéniles fut toujours l'une des préoccupations d'Ernest Legouvé, et nous lui devons, sur cette matière, des livres qui marquent dans l'histoire de l'éducation de la jeunesse française. Est-il besoin de citer "Nos Fils et nos Filles", "Une Education de Jeune Fille", "Les Pères et les Enfants", livres excellents, d'une réconfortante moralité et d'un précieux enseignement, sortes de bréviaires, qui doivent figurer à la place d'honneur de toute sérieuse bibliothèque familiale. Mais, s'il est profitable de les lire, combien n'est-il pas plus efficace encore d'entendre les enseignements qu'ils contiennent, de la bouche de cet éducateur aimable et bon, si vraiment paternel, qui propagea le savoir de la façon la plus ingénieuse, la plus efficace et surtout la plus séduisante.

Décoré de la Légion d'honneur en 1845, M. Legouvé était grand-officier depuis quelques années déjà.

Il laisse une fille, Mme Desvallières, mère de M. Maurice Desvallières, l'auteur dramatique ; de M. Georges Desvallières, artiste peintre, et de Mme Palhadilhe, femme du compositeur.

Il s'est éteint au milieu de siens, dans son appartement de la rue Saint-Marc, où avaient vécu ses parents, où il était né, et où tout lui rappelait les étapes de sa longue existence. Dans ce cadre paisible et intime, ses jours furent heureux et doux, car il s'y trouvait comme enveloppé par tous ses souvenirs chers, et il y a fidèlement suivi les traditions familiales, donnant l'exemple de plus en plus rare de l'existence d'un sage et d'un honnête homme, dans la plus noble acception du mot.

N'est-il pas curieux de noter le goût passionné que montra toujours pour l'escrime le pacifique et charmant académicien ?

Ce n'est pas qu'il eût en lui du bretteur, mais outre qu'il considérait ce genre de sport comme essentiellement hygiénique, il estimait que, comme la conversation, cet exercice relève de l'art français. Il y excellait, du reste, et il se montrait des plus assidus à la salle d'armes installée justement dans la maison qui lui habitait. Il commença à tâter du fleuret dès l'âge de sept ans ; mais c'est seulement vers sa trente-cinquième année qu'il prit l'habitude de s'aligner quotidiennement sur la planche.

Comme auteur dramatique, il avait un faible pour l'épée, et notre confrère, M. Galtier, rappelait de lui, ces jours derniers, cette amusante boutade :

"Que voulez-vous qu'on fasse, dans une comédie, disait-il, d'un homme blessé au pistolet ? Il n'est bon à rien. Mais à l'épée, il revient, deux minutes après, la main dans le gilet et essayant de sourire. La jeune fille ou la jeune femme lui dit : "Comme vous êtes pâle, monsieur ! — Moi, mademoiselle..." Alors paraît, par hasard, un petit bout de taffetas d'Angleterre. — Ciel ! Henri, vous vous êtes battu !" Ah ! l'admirable verbe que le verbe se battre. Tous les temps en sont bons. Vous vous battez !... Battez-vous... Ne vous battez pas... Et comme il va bien avec ces exclamations : — Mon ami, par grâce ! — Monsieur, vous êtes un lâche ! — Arthur, Arthur, je me jette à tes pieds." Ne me parlez pas de théâtre sans ces deux collaborateurs indispensables... l'épée et l'amour."

M. Legouvé a voulu des obsèques aussi simples que possible.

On rapporte que sa première intention, en exprimant ses volontés dernières, était de refuser les honneurs militaires.

Depuis lors, les attaques dirigées contre l'armée avaient modifié son sentiment.

"Décliner les honneurs militaires, disait-il à un de ses plus anciens amis, ce serait, en quelque sorte, dédaigner notre vaillante armée."

Et il résolut de ne pas contremander le cérémonial auquel ses grades dans la Légion d'honneur lui donnaient droit. Les troupes ont donc figuré à ses obsèques, auxquelles ont assisté toutes les hautes personnalités parisiennes.